

Pourquoi nous ne mémorisons plus comme avant

Désormais habitués à « externaliser » notre mémoire sur des disques durs – jusqu'aux numéros de téléphone ou dates d'anniversaire de nos proches –, ne sommes-nous pas en train de nous condamner à une amnésie mortifère ? Enquête inquiète.

PAR MICHEL ELTCHANINOFF



Lorsque j'arrive devant la porte de mon meilleur ami, je sors mon téléphone de ma poche pour y retrouver le code d'entrée. Horreur : plus de batterie. Évidemment, je ne me souviens plus de la combinaison. Il y a quelque chose de pourri au royaume de Mnémosyne. Autre problème récurrent : quand je termine la lecture d'un article de journal en ligne, j'ai parfois du mal à me rappeler le début. Mes enfants sont moins anxieux. Si je leur demande de réciter la liste des départements, ils protestent : « Ça ne sert à rien, on l'a sur Internet ! » Or je viens de parcourir le compte rendu, publié dans la revue *Science* en 2011, d'une expérience de psychologie américaine menée par l'équipe de Betty Sparrow à l'université de Columbia. Plusieurs tests montrent clairement que nous avons tendance à oublier plus facilement les informations que nous avons consultées ou que nous savons pouvoir trouver sur la Toile. Alzheimer pour tout le monde ! La panique me gagne. Mais peut-être qu'à l'inverse, transférer tous les souvenirs inutiles dans la mémoire de l'ordinateur est la sereine continuation de l'usage des pense-bêtes et des agendas, des listes de courses et des annuaires. Un moyen pour décharger notre esprit d'informations sans intérêt, ce qui permet de nous souvenir uniquement de ce qui en vaut la peine. Internet crée-t-il des dégénérés amnésiques ou des génies enfin libres de bien utiliser leur mémoire ?

La fin du « par cœur » ?

Pour le savoir, je recharge la batterie de mon téléphone et j'appelle Olivier Le Deuff, docteur en sciences de l'information et de la communication à l'université de Bordeaux-3 et auteur de *La Formation aux cultures numériques* (Fyp éditions, 2011). Cet ancien professeur documentaliste m'explique que si les études sur la mémoire se contredisent fréquemment, « celles qui portent sur la dispersion de l'attention sur Internet concordent : il est devenu beaucoup plus difficile d'avoir une attention profonde lorsqu'on est stimulé en permanence » par les sollicitations électroniques. Difficile, dans ces conditions, de se concentrer longuement, donc de bien mémoriser. « Si, à cause de la culture du zapping, continue Le Deuff, les adolescents, voire nous-mêmes, avons du mal à rester assis durablement », n'espérons pas nous forger une mémoire solide. L'agité est oublieux.

Sérieusement inquiet, je prends rendez-vous avec Emmanuel Sander, professeur de psychologie du développement et de l'éducation à Paris-8. Lorsque je lui demande si l'immense mémoire d'Internet peut constituer une bonne nouvelle, il se montre sceptique : « *L'usage d'Internet donne l'illusion qu'on dispose d'une mémoire infinie à portée de main. Mais c'est un leurre. C'est comme si l'on avait une bibliothèque gigantesque chez soi, une excellente façon d'accéder à tous les livres, mais sans mode d'emploi ni aucune idée de ce qu'on doit chercher. Internet, en effet, offre des informations, mais pas des concepts. On a souvent tendance à confondre les performances de Google avec l'activité intellectuelle humaine. Mais tant qu'on ne dispose pas des concepts pour penser l'information, cette dernière est presque sans valeur.* »

Je soumets cette hypothèse à l'une des figures de la pédagogie française, Philippe Meirieu. Il confirme : « *Internet ne sert qu'à trouver ce que l'on connaît. Hier, j'ai retrouvé l'auteur d'une citation. Je me demandais qui l'avait rédigée, mais je l'avais mémorisée. Je cherchais donc une précision sur quelque chose que j'avais déjà en mémoire. Internet est un outil de recherche complémentaire. À ce titre, il est précieux car il permet de préciser, de mieux contextualiser, d'approfondir. Mais cette recherche est subordonnée à la capacité à disposer de modèles mentaux qui créent les cadres dans lesquels cette recherche s'inscrit. Or Internet ne fournit pas les cadres mentaux permettant de classer, de comprendre, d'organiser les informations qu'il fournit.* » Pour chercher, il faut disposer de modèles fournis par l'éducation. « *Cette construction de modèles, poursuit Meirieu, passe par la mémorisation d'éléments, même si la véritable mémorisation n'intervient que lorsque ces informations sont inscrites dans un modèle, ce qui permet en retour de mieux les mémoriser. C'est un processus dialectique.* » Ou un cercle, souvent vicieux : pour apprendre et se rappeler quelque chose sur Internet, il faut l'avoir déjà assimilé en dehors de lui. Emmanuel Sander confirme : « *Ce qu'on connaît préalablement mesure le potentiel de ce qu'on peut trouver sur Internet. Plus on a acquis de concepts, plus la toile devient riche. Plus on est appauvri, moins on est capable de trouver. Il y a un effet de levier.* » Bref, Internet ferait perdre la mémoire à ceux qui ne l'exercent pas ailleurs. Aussi sa logique accroît-elle les inégalités. Pour Philippe Meirieu, « *elle a réactivé la formule de Bourdieu suivant*

laquelle toute offre de produits culturels accroît les inégalités. Si vous offrez de la culture – musée, spectacle vivant, livres, sites Internet – mais que vous ne travaillez que sur l'offre, vous augmentez les inégalités. En effet, l'offre est subordonnée à la capacité à s'en saisir. Ce qui compte, c'est la demande de savoir, ce qui permet de s'intéresser à cette offre culturelle. Or seules les institutions, et l'école au premier chef, peuvent le faire. La démocratisation de l'accès à Internet passe par un travail d'éducation, d'instruction, de transmission. Les efforts réalisés en ce sens sont encore très insuffisants ».

Les deux spécialistes de l'apprentissage insistent sur l'utilité du « par cœur ». Selon Emmanuel Sander, il n'est pas question de renoncer à faire apprendre aux élèves la liste, si rébarbative, des départements français : « On va ainsi renforcer l'idée selon laquelle un pays est découpé en zones, que celles-ci réunies font le pays tout entier, que leur intersection est vide. Une fois qu'on aura développé cette idée d'un découpage géographique, on sera capable d'aller vers la notion de régions, de fédérations de nations, de construction historique et politique. Apprendre les noms des départements ne vaut pas en soi-même. Mais ce qui est précieux c'est la connaissance induite de concepts dérivés d'un travail factuel. Il y a en réalité très peu de choses qui ne sont que factuelles. » Les apprentissages apparemment les plus stupides structurent notre intelligence. Philippe Meirieu, lui, considère que toute liste peut être confiée à la mémoire externe de l'ordinateur et trouve la mémorisation des départements inutile. En revanche, précise-t-il, « il est important que les élèves apprennent par cœur des poèmes, des citations, des grands repères historiques et géographiques, qui structurent la pensée et permettent des formulations précises ». Je ne sais toujours pas quoi répondre à mes enfants sur l'Ain, l'Aisne... – zut ! j'ai oublié le troisième –, mais pas question qu'ils rechignent à apprendre « Il pleure dans mon cœur/Comme il pleut sur la ville ».

Nos cerveaux sont fatigués

Je ne suis pas totalement rassuré. Qui me démontrera qu'à force de surfer sur Internet, malgré toutes les connaissances acquises par ailleurs, ma mémoire ne fondra pas insensiblement ? Je décide de m'adresser à un spécialiste du cerveau. J'interroge une neurologue, praticienne hospitalière à La Pitié-Salpêtrière, à Paris, Marie Sarazin, qui éclate de rire lorsque je lui demande si Internet fait perdre la mémoire. « À l'échelle de l'évolution, à très long terme, peut-être y aura-t-il des effets, répond-elle. Mais notre cerveau et les neurones de l'hippocampe, régions de la mémoire, ont-elles été modifiées depuis l'apparition

d'Internet ? Sur les plans biologique et médical, la réponse est non. Mon stock de mémoire ne diminue pas, même si l'utilisation d'Internet touche l'organisation de nos stratégies cognitives », c'est-à-dire nos manières d'acquérir des connaissances. D'après elle, la télévision est bien plus nocive qu'Internet : « Elle a beaucoup plus d'effets à cause de la passivité et de la docilité qu'elle induit. Avec Internet, on est en phase active. Sur le plan clinique, les patients qui ont des maladies cérébrales et qui sont, de ce fait, affectés sur le plan intellectuel ne vont pas devant l'ordinateur, mais passent des heures sans bouger devant la télévision. »

Je lui soumets alors l'idée d'exercer sa mémoire pour lutter contre le ramollissement du cerveau. Selon Marie Sarazin, cette théorie dite de la réserve cognitive n'a rien d'évident. D'après les études, conduites principalement aux États-Unis parmi une population d'ailleurs déjà éduquée, « quelqu'un qui a des activités intellectuelles va développer des réseaux de neurones et des connectivités synaptiques plus larges. Cela n'empêche en rien les maladies. Si celles-ci interviennent, les capacités de trouver des chemins de recours sur le plan cérébral seront plus vastes. Elles apparaîtraient du coup un peu plus tardivement. Il ne s'agit donc pas d'une protection absolue, mais d'une capacité du cerveau de s'adapter, dans un premier temps. Il est, en revanche, possible qu'après cette première période de résistance, la maladie évolue de manière plus rapide ». Je laisse tomber le recueil de Verlaine que je tenais à la main. Marie Sarazin me rassure : « Le fait d'oublier n'a rien à voir avec Internet. Quand on rentre chez soi le soir, le stress acquis dans la journée, l'état

“ Internet ne sert qu'à trouver ce que l'on connaît. Hier, j'ai retrouvé l'auteur d'une citation. Je me demandais qui l'avait rédigée, mais je l'avais mémorisé

d'anxiété et de fatigue nuisent aux capacités de concentration et de maintien de l'attention. Du coup, on ne se rappelle plus son article de journal. Lorsqu'on vient me consulter pour ce type de problèmes, je m'assure évidemment que le patient n'a rien. Mais une fois que j'ai acquis la certitude que cette anxiété est liée à une situation de vie, je conseille plutôt le yoga ou la marche à pied qu'une médicalisation à outrance. »

Je sors faire un tour.



Le palais virtuel de la mémoire

Mais une nouvelle angoisse s'empare alors de moi. Si je ne risque pas de perdre la mémoire en consultant Internet, comment conserver mes souvenirs numériques ? Je consulte des dizaines de pages par jour, mais je vais souvent si vite que j'ai l'impression d'être emporté par cet océan d'information sans avoir les moyens de revenir sur mes pas. D'ailleurs, ce que je conserve est très fragile : je fais confiance à tous ces sites de stockage externe, à ces petits nuages qu'on appelle le *cloud computing*. Gratuitement ou sur abonnement, il est en effet possible d'entreposer ses informations numériques à distance et de les consulter depuis n'importe quel appareil. Finies, l'angoisse de la perte des données et la fastidieuse opération de la sauvegarde !

Oui, mais c'est comme déposer tout son argent dans une banque inconnue. Que se passera-t-il en cas de panique numérique ou de problèmes techniques ? Je rappelle *illico* Olivier Le Deuff. Il accorde que « l'on n'a pas assez conscience de la fragilité du stockage sur le cloud. Il y a un vrai risque de

délégation technologique à un service tiers dont on ne sait pas ce qu'il va faire de nos données et qui peut avoir un problème du jour au lendemain ». De même que l'incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie a effacé une grande partie du savoir accumulé depuis des siècles, rien ne nous garantit absolument contre une évaporation de nos données. Si un accident grave – par exemple une explosion nucléaire – touche un centre de données qui contient nos fichiers, il est possible de tout perdre. Mais il faut savoir que nos précieuses informations sont souvent conservées à plusieurs endroits différents, précisément pour qu'on puisse toujours en repêcher une copie. Le plus grave n'est pas là, selon Olivier Le Deuff : « Il y a également, avec ce type de conservation externe, une forme de dépossession de compétence : on ne sait plus se servir de telle ou telle technique, au profit d'entreprises tiers. »

Heureusement, d'après lui, les nouvelles technologies numériques ont mis au point des méthodes pour aider la mémoire. On conserve sans distinction, dans son historique, les pages Internet consultées et des milliers d'e-mails. Mais on peut aller plus loin – à condition d'avoir appris à le faire. Certains sites Internet permettent d'indexer et de classer les pages qui nous intéressent. On peut mettre des articles « sous la main », utiliser des sites de prise de notes dont le slogan est parfois : « Souvenez-vous de tout ! » Il existe par ailleurs des lieux de mémoire sur Internet. Des versions anciennes de célèbres sites, voire des sites disparus, peuvent être consultées. La Bibliothèque du Congrès américain conserve l'intégralité des messages postés sur Tweeter. « L'idée de tout stocker est logique, continue Olivier Le Deuff, car on ne peut jamais savoir à l'avance quel Tweet aura une portée historique. » La micromessagerie Tweeter, elle, permet de marquer des mots importants, avec ce qu'on appelle des *hashtags* symbolisés par le signe #. Par exemple, la journée clé du 25 janvier, jour où débutèrent les grandes manifestations qui ont conduit à la chute du régime Moubarak, a été abondamment « taguée » sur Tweeter. Selon Olivier Le Deuff, « le 25 janvier a permis de créer des supports de mémoire collective. Si vous cherchez "25 janvier" sur Tweeter, vous aurez accès à l'ensemble des Tweets émis par rapport à cette journée-là. Il y a même eu une matérialisation de ce hashtag : des personnes se sont fait fabriquer des tee-shirts avec l'inscription "#25 janvier" ». Si la mémoire est en train de s'élaborer sur Internet, nuance-t-il, « les territoires numériques sont tellement immenses qu'il n'est pas évident d'obtenir réellement des éléments de culture commune ». Tout l'enjeu consiste à ne pas abandonner la mémoire numérique à des sites commerciaux, comme Facebook, dont le but est de récupérer des données afin de générer des recettes publicitaires. Un autre obstacle est lié à l'exhibition de soi. « Le niveau d'âge des

utilisateurs de Facebook étant de plus en plus bas, on peut imaginer d'ici quelques années l'exposition de vies quasi complètes, de l'échographie mise en ligne par les parents jusqu'à la mort : Facebook gère en effet chaque année des millions de profils de personnes décédées. » Bref, le partage d'informations, s'il permet une écriture de soi, ne doit pas devenir, pour Le Deuff, une écriture du moi narcissique et captée par des entreprises commerciales.

Se rappeler n'est pas stocker

Si je comprends bien, je ne vais pas si mal, à condition de savoir utiliser Internet et de ne pas en devenir esclave. Qu'est-ce qui cloche, alors, lorsque j'ai le sentiment de perdre la mémoire ? Emmanuel Sander me l'explique. Il s'appête à publier, avec Douglas Hofstadter, un ouvrage intitulé *Surfaces et Profondeurs. Une nouvelle théorie de l'esprit* (Odile Jacob), sur le thème de l'analogie. Selon lui, tous les êtres humains pensent par analogie, en transportant des idées et des mots familiers dans les domaines qui leur sont inconnus. « Ainsi, me dit-il, on a utilisé pour désigner les fonctions inédites du Web des termes extrêmement familiers : navigation, bureau, site, page, lien, corbeille, dossier. » Pour nous rassurer, en somme, alors que la notion de page n'a plus nécessairement de validité pour la lecture sur ordinateur. Mais l'analogie fonctionne dans les deux sens. Après avoir transféré nos catégories coutumières vers Internet, nous avons tendance à ressaisir notre monde humain à la lumière des nouvelles technologies. Le vocabulaire informatique intervient de plus en plus fréquemment dans notre vie de tous les jours. « On m'a rapporté, raconte Sander, qu'un professeur avait dit à ses élèves : "Vous devez connaître cette leçon aussi bien que si vous l'aviez téléchargée dans votre cerveau !" Le même phénomène modifie notre compréhension même de la mémoire. Nous concevons spontanément notre mémoire interne sur le modèle du stockage informatique. L'être humain est donc en train de se voir comme s'il était lui-même une machine à traiter de l'information. Or la mémoire est également la capacité d'envisager le même événement sous de multiples perspectives – ce qu'interdit la logique du stockage, construite sur la sauvegarde d'instantanés de ce qu'on a vécu, comme on garde des photos sur la mémoire de l'ordinateur. S'il y a un risque d'Internet, ce n'est pas de perdre la mémoire, mais de considérer la mémoire comme un pur stock de données, donc d'appauvrir l'esprit. » La vision de la mémoire comme un stockage fait fi de tout cela. Or, l'esprit n'est pas structuré comme un ordinateur. Il y a plus : le malaise généré par l'impression que notre mémoire n'est pas assez performante, comme celle de l'ordinateur, est mauvais... pour la mémoire. Selon Marie Sarazin, « l'idée de faire des tests d'entraînement cérébral

pour se protéger de la maladie d'Alzheimer est une stratégie plus commerciale que scientifique. En réalité, des études de ce type ont été menées avec des personnes âgées un peu inquiètes de l'état de leur mémoire. Or c'est le contraire qui est apparu. Comme ces activités sont fondées sur des modèles scolaires, avec des mécanismes d'apprentissage et de performance mesurés, cela augmente l'anxiété. Or celle-ci est le plus grand frein de nos capacités de mémoire ». Marie Sarazin

“ Le malaise généré par l'impression que notre mémoire n'est pas aussi performante que celle d'un ordinateur est mauvais... pour la mémoire ”

affirme elle aussi que notre mémoire n'est pas uniquement un stockage, mais qu'il existe « d'autres types de fonctions mnésiques. Dans la vie, quand j'ai besoin d'une information, elle ne vient pas automatiquement, à l'inverse de l'ordinateur. Et c'est lorsque je n'en ai plus besoin qu'elle surgit souvent. Le parallèle avec l'ordinateur, induit par les sciences cognitives, ne correspond pas, heureusement, au fonctionnement de notre cerveau, plus malléable et surprenant ».

Mes premiers entretiens avec ces chercheurs m'ont fourni de bonnes résolutions : ne pas trop attendre d'Internet, ne pas se dispenser de penser, organiser ses souvenirs numériques, accessoirement apprendre du Verlaine par cœur. Mais là, je crois que je commence réellement à me détendre. Pour se rappeler de ce qui compte vraiment, il faut laisser les souvenirs vivre leur vie et savoir, parfois, oublier. Tiens, cela me rappelle un livre de Nietzsche, la *Seconde Considération intempestive*. Critiquant l'école historique allemande, obsédée par le passé, le philosophe fait un éloge de l'oubli, qui allège l'esprit et rend possible l'action. En effet, affirme Nietzsche, « imaginez [...] un homme qui serait absolument dépourvu de la faculté d'oublier [...]. Un tel homme ne croirait plus à son propre être, ne croirait plus en lui-même. Il verrait toutes choses se dérouler en une série de points mouvants, il se perdrait dans cette mer du devenir. En véritable élève d'Héraclite il finirait par ne plus oser lever un doigt. Toute action exige l'oubli, comme tout organisme a besoin, non seulement de lumière, mais encore d'obscurité ». Laissons donc l'ordinateur avoir une mémoire parfaite. Quant à moi, si j'ai la mémoire qui flanche, cela veut dire que je suis encore à peu près humain.